

M. Sauzet a pu dire avec vérité : " Rome fut de tout temps " le refuge des juifs, et ils la nommèrent " eux-mêmes leur paradis, au moyen âge, alors que les " barbaries de l'ignorance les persécutaient impitoyable-
" ment par toute l'Europe (1)." "

Faut-il rappeler que Pie IX a donné le marbre pour la statue de Washington, et envoyé des aumônes aux protestants inondés des Pays-Bas, aux schismatiques ruinés par le tremblement de terre de Corinthe en même temps qu'aux catholiques irlandais ?

" On sait, dit à cette occasion M. Sauzet, que le " cœur de Pie IX n'est pas moins paternel pour ses " enfants égarés que pour ses enfants fidèles ; on peut " dire avec vérité qu'il porte ses secours partout où il " voit la misère, et son admiration partout où il ren-
" contre la grandeur." "

Mais tant ceci, c'est la tradition pontificale. Est-ce que Pie VII n'a pas reçu en personne le serment prêté par Napoléon au jour de son sacre, et ce serment ne contenait-il pas l'engagement formel de respecter et de faire respecter la liberté des cultes ?

Ce qui s'est passé alors est mémorable, et bien fait pour éclairer sur ce point les hommes sincères.

Cette formule de serment inquiéta d'abord le vertueux pontife. N'impliquait-elle pas l'indifférentisme et la négation de l'autorité de l'Eglise, et des droits imprescriptibles de la vérité ? Voilà ce que le Pape, avec raison, voulut savoir. Le cardinal Gonsalvi demanda des explications. Le cardinal Fesch répondit que ces mots n'impliquaient nullement le mauvais principe que redoutait le Pape. " mais la simple tolérance civile et la garantie des individus." Pie VII se déclara satisfait, Napoléon prêta ce serment devant le Pape, et fut sacré.

Tant il est vrai que condamner l'indifférence en matière de religion, ce n'est pas condamner la liberté politique des cultes, et que condamner les doctrines, ce n'est pas frapper les personnes.

Suit-il de là que l'Eglise doit proclamer l'irresponsabilité morale de l'erreur ?

Non ; et si elle le faisait, ce serait la philosophie elle-même, ce serait le simple et vulgaire bon sens, qui réclameraient.

La distinction du vrai et du faux, et l'obligation morale de rechercher le vrai, de s'attacher au vrai, et de s'écarter du faux, est précisément ce qui constitue l'esprit et le devoir philosophiques, aussi bien que l'esprit et le devoir religieux. En ce sens, la vraie religion est et doit être exclusive, absolue, ou bien elle n'est pas une vérité.

Mais, en assurant ses droits et son rang suprême à la vérité, en la mettant, et l'élevant au-dessus de l'erreur, et en proclamant, pour tout homme, le devoir certain de la rechercher, et, après l'avoir trouvée, le

devoir de s'y soumettre, les théologiens, convaincus que la liberté civile d'un culte, d'un culte dissident, n'implique pas l'adhésion aux croyances tolérées, et ne contredit point le dogme chrétien, redisent quand il le faut les célèbres paroles de Fénelon à Jacques II : " Accordez la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion." "

Mais il y a des gens, qui allant bien au delà de ces principes, voudraient faire de la liberté illimitée des cultes l'idéal universel, absolu et obligatoire de tout siècle, de toute nation, et voudraient imposer à tous, même au Pape et à l'Eglise, l'anarchie des intelligences et la multiplication des sectes, comme le meilleur état de société, comme le véritable optimisme religieux et social.

Eh bien, non ! Le Pape ne croit pas qu'un tel idéal soit le meilleur. Il y a pour lui et pour l'Eglise un autre idéal, et il ne faut jamais leur demander de transformer en vérités absolues des nécessités relatives ; d'ériger des faits regrettables, des divisions malheureuses, mais tolérées, en principes dogmatiques.

Non, l'idéal du Pape et de l'Eglise, ce n'est pas l'anarchie, c'est l'harmonie des intelligences ; ce n'est pas la division, c'est l'unité des âmes. L'idéal de l'Eglise et du Pape, c'est l'admirable parole de Jésus-Christ : " QU'ILS SOIENT UN ! UNUM SINT ! Un seul troupeau ! un seul pasteur. " UNUM OVILE ! UNUS PASTOR. " L'unité des esprits par la vérité, et l'unité des cœurs par l'amour, voilà l'idéal du Pape et de l'Eglise.

Et j'ose ajouter, à l'honneur de beaucoup de mes contemporains, que ces aspirations de l'Eglise sont partagées, même chez nos frères séparés, par les plus nobles esprits et par les plus grandes et meilleures âmes ! On est las de la division ; on n'en voit sortir que la stérilité et la guerre ! On est las de cette anarchie, qui est le plus actif dissolvant de toute foi, de toute croyance religieuse, et aussi la cause de notre faiblesse et de notre impuissance, pour ramener à la vérité, à la vertu, à la civilisation chrétienne, tant de nations encore idolâtres.

Ah ! si cet indifférentisme religieux était proclamé en principe, toute flamme de charité et de zèle s'éteindraient glacée dans les cœurs ; vous n'auriez pas un seul missionnaire, plus un seul apôtre sur la terre ! Ne le sentez-vous pas ? Mais aussi quelle ne serait pas notre puissance, si nous étions tous d'accord pour prêcher à ceux qui l'ignorent la vérité évangélique ! La moitié du genre humain reste enseveli dans les ténèbres, parce que nous lui apportons un Evangile combattu, un Evangile divisé, déchiré en morceaux ! Ah ! si l'Angleterre, la France et la Russie étaient d'accord dans la vérité, et par suite dans la charité et dans le zèle de l'apostolat, l'Orient, le monde entier changeraient de face. L'unité religieuse ! vous dites que c'est le passé, et moi je vous réponds avec toutes les forces de mon âme que c'est l'avenir, parce que c'est le salut et l'honneur du monde !

Voilà ce que je crois fermement, voilà ce que j'espère invinciblement ; et certes je ne m'étonne pas que le représentant incontestable de cette unité du passé et de cette unité de l'avenir continue à souhaiter, à demander à Dieu, au milieu des agitations du monde présent, qu'il

(1) " Ce peuple n, dans Rome même, un quartier où il peut " forcer les propriétaires des maisons à le recevoir, et cependant " il a la liberté d'en sortir pour habiter le reste de la ville." M. Sauzet, *Rome devant l'Europe*.)

Il y a déjà plus d'un siècle, en 1740, le président de Bosses, savant spirituel et sans gêne avec l'Eglise, écrivait à ses amis : " La liberté de penser, en matière de religion, et quelquefois " même de parler, est aussi grande à Rome que dans aucune " ville que je connaisse. Je n'ai entendu parler d'aucune aven-
" ture de gens mis à l'inquisition ou traités avec rigueur." "

Tous les voyageurs russes, anglais, protestants, schismatiques, l'ont éprouvé et l'éprouvent aujourd'hui encore, comme le président de Bosses, et parlent le même langage.